



dans l'atelier de... sophie guerrive

par Thierry Groensteen

vendredi 16 septembre 2016, par [Thierry Groensteen](#)

[Septembre 2016]

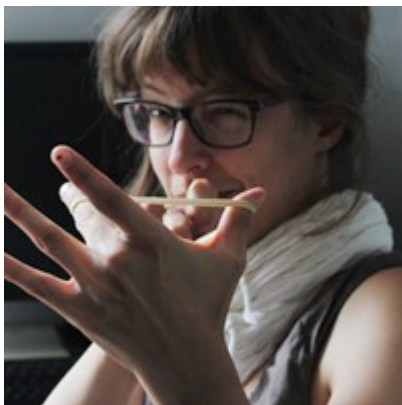
Après dix ans de carrière, Sophie Guerrive a franchi un cap en publiant, chez 2024, en février 2016, l'album *Capitaine Mulet*. En résidence à la Maison des Auteurs depuis trois ans, elle fait le point sur son parcours qui passe par Marseille, Paris, Strasbourg et Angoulême.

Neuvième Art : *Vous êtes originaire de Marseille, je crois ?*

Sophie Guerrive : Oui, j'y suis née et j'ai grandi là-bas. Mes parents, eux, n'étaient pas du coin. J'ai quitté Marseille à dix-huit ans pour faire mes études.

Votre famille appartenait au monde artistique ?

Non, pas du tout. Mes parents étaient fonctionnaires, juristes. Mon père travaillait à la Cour administrative d'Appel.



Quel genre d'enfance avez-vous eue ?

Par certains côtés, j'ai l'impression d'avoir grandi au XIXe siècle. Nous n'avions pas la télévision. Et dans la maison de campagne que nous avions dans le Vaucluse, on s'éclairait quasiment à la bougie. Je dessinais beaucoup parce que je n'avais pas tellement d'autres choses à faire.

Mais il y avait des livres, à la maison ?

Oui, beaucoup de livres, et de la BD aussi. Les classiques, mais aussi pas mal de trucs de l'époque d'*Hara-Kiri*, qui n'étaient pas du tout adaptés à mon âge.

Sur le site de la Maison des Auteurs, on peut lire que vous avez surtout été marquée par des

strips comme Peanuts, Calvin et Hobbes ou Mafalda...

Oui, je les ai découverts vers sept-huit ans. Je les lisais en recueils, qui provenaient de la bibliothèque du quartier. J'aimais bien l'idée de ces livres qui se construisaient par petites touches, par accumulation... Il y a un rythme qui se crée dans la lecture, une atmosphère particulière qui se dégage... À mon avis, c'est plus intéressant de lire les *strips* sous cette forme que dans son journal, au rythme d'un par jour.

Dans les trois séries en question, les héros sont des enfants. Est-ce qu'il entrait une part d'identification dans le rapport que vous entreteniez avec eux ?

Je crois que je m'identifiais beaucoup à Mafalda. À Marseille, dans le quartier où j'ai grandi, du côté du Vallon des Auffes, on avait à peu près le même genre de vie. J'allais m'amuser sur le trottoir avec les petits voisins.

Ces bandes dessinées, vous les relisez encore aujourd'hui ?

Non. Je les connais par cœur (*rire*). Mais plus récemment je me suis intéressé à certains *strips* en ligne. Il y en a eu quelques-uns de chouettes, sur Tumblr, notamment.



Comme dessinatrice, vous aimeriez publier un strip ?

Je le fais avec *Tulipe*, le projet qui m'occupe actuellement. En tout cas ça a commencé par des *strips*. Maintenant je développe un peu plus, sur une page ou quelques pages. J'essaie d'en mettre régulièrement en ligne. Pour moi, l'équivalent du journal aujourd'hui, c'est Facebook, Tumblr, etc. Je ne sais pas combien de temps je vivrai avec ces personnages, mais le premier volume va sortir aux éditions 2024 [1] et je prévois d'en faire d'autres après.

Nous y reviendrons. Mais, pour prendre les choses chronologiquement, parlons de vos études.

J'ai fait un lycée tout à fait classique. J'allais à un cours de dessin le mercredi, pour les gamins. Je ne savais pas du tout quoi faire ensuite, vers où aller. Mes parents étaient tellement loin de tout ça qu'ils ne

savaient pas où se renseigner. C'est un peu par défaut, faute d'avoir trouvé une formation qui me tentait vraiment, que je suis allée en fac d'art à Aix-en-Provence. J'ai été très déçue parce qu'on ne dessinait pas du tout. L'enseignement était axé sur l'art contemporain pur et dur, on ne faisait que des installations. Ça ne m'intéressait pas. Pourtant, pour faire plaisir à mes parents qui voulaient que j'aie un diplôme, je suis allée au bout des quatre ans, jusqu'à la Maîtrise. À cette période-là j'avais complètement arrêté de dessiner. Il y a un an, j'y suis retournée, et j'ai croisé le prof qui avait été mon directeur de mémoire de l'époque. Il m'a demandé ce que je faisais maintenant et quand j'ai répondu « de la BD », il s'est mis à rire.



Comment étiez-vous entrée chez Warum ?

Je ne connaissais aucun éditeur. Je suis allée dans une librairie, j'ai relevé les noms qui figuraient sur les livres et j'ai envoyé des mails partout. Ça s'est fait comme ça. Je crois que j'ai déjà envoyé des milliards de projets dans ma vie, à un peu tout le monde.

Parlons un peu de Chef Magik. C'est une suite de saynètes empreintes d'humour absurde, qui mettent aux prises une sorte de magicien et son souffre-douleur...

Ce n'est pas un magicien.

En tout cas, il a un chapeau de magicien : pointu, avec des étoiles...

Oui, si on veut. Ils ont tous des chapeaux différents. Ça parle surtout des rapports d'autorité. Il y a souvent ça dans mes histoires. Pour rebondir sur le terme d'absurde, c'est juste ma manière de raisonner. Souvent je pense écrire quelque chose de très logique mais on me dit « c'est absurde » et je dois en convenir...

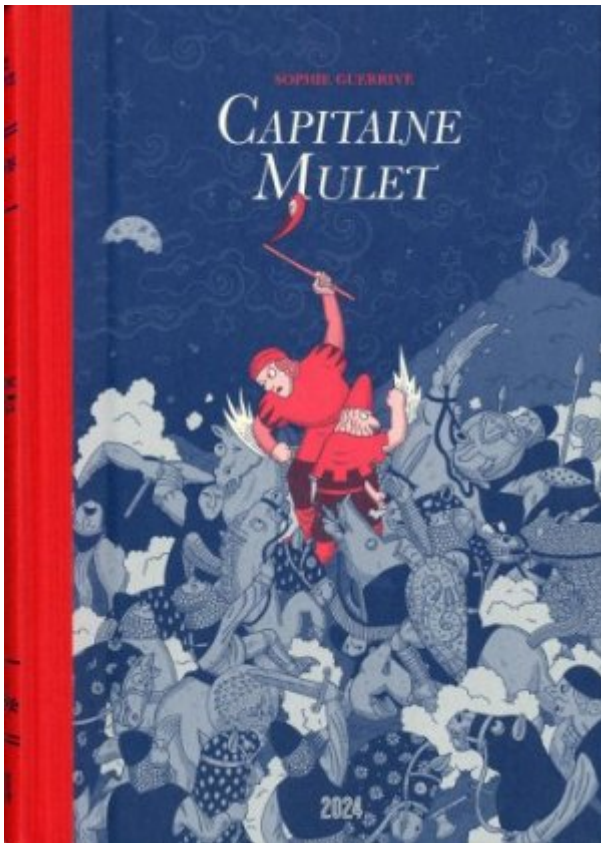


La relation entre un personnage dominant et un dominé, on la retrouve en effet dans Crépin et Janvier et dans Capitaine Mulet...

Le duo, c'est commode. Ça permet un dialogue. Souvent les deux personnages en présence sont juste deux faces de la personnalité de l'auteur. Celui qui apparaît comme le « dominant », c'est avant tout quelqu'un qui est enfermé dans son monde, dans son idée fixe, et qui veut absolument obtenir ce qu'il recherche. Le côté autoritaire n'est qu'une conséquence...

Au plan de l'écriture, on sent en effet dans tous vos livres un plaisir à développer des dialogues, avec quelquefois une dimension un peu philosophique.

Oui. Pour *Capitaine Mulet*, j'avais un texte, à la base, qui consistait presque exclusivement en une suite de dialogues. Je ne pensais pas le dessiner, c'était conçu pour rester un texte. J'ai eu deux éditeurs successifs qui étaient prêts à le publier sous cette forme et qui se sont rétractés. Alors je me suis dit qu'il serait peut-être plus simple d'en faire une BD. Quand je l'ai finalement adapté, j'ai beaucoup coupé parce que j'avais écrit des centaines de pages. Mes autres BD étaient moins écrites, beaucoup plus dans l'improvisation.



Il y a un côté théâtral dans cette forme dialoguée qui vous est familière...

Bien sûr. Je pense que la BD se prête complètement à être jouée. J'ai étudié pas mal de textes de théâtre à l'école, ils ont pu m'influencer. Mais je ne vais jamais voir de pièces...

D'accord. À la fin de vos études, retour à Marseille ?

Oui. Mes parents avaient acquis un petit local de 30 m2 qu'ils ont retapé. Je suis allée les aider pour les travaux et ensuite j'y ai monté une galerie, qui s'est appelée Le Périscope. À l'époque, le quartier du Panier était en pleine réhabilitation et n'était vraiment pas le lieu indiqué pour ce genre d'activité. En fait, le local en question était précédemment squatté par des dealers. Ils venaient pisser sur ma porte parce qu'ils n'étaient pas contents.

Qu'est-ce que vous exposez ?

Surtout de l'illustration. J'ai invité pas mal d'anciens collègues de Strasbourg à exposer. En un an, j'ai monté sept ou huit expositions, mais sans rien vendre. Les gens venaient me poser leurs gamins pour que je les garde pendant qu'ils étaient occupés ailleurs, mais ils ne s'intéressaient pas aux œuvres. Il n'y a qu'aux vernissages que, vers la fin, j'arrivais à ramener un peu de monde. J'ai tenu un an grâce aux quelques subventions que j'avais pu obtenir, mais c'était un gouffre financier et il a fallu arrêter.



Alain François a publié sur Internet une belle lecture de l'album, dont il parle comme d'une « fable voltairienne dessinée par Breughel »...

C'est bien vu. Je m'intéresse beaucoup au Moyen-Age mais au fond j'ai plus l'esprit du XVIIIe.

La documentation a joué un rôle important dans Capitaine Mulet ?

J'ai lu plein de livres sur le Moyen-Age. Et je me suis pas mal inspirée de l'iconographie médiévale, des enluminures, des miniatures orientales... L'art asiatique fait partie de mon univers parce que, quand ma mère a pris sa retraite comme fonctionnaire, elle a ouvert un magasin d'antiquités asiatiques. Je suis abreuvée de rouleaux japonais et de toutes sortes d'images de là-bas. Avec mon frère qui, lui, étudie le chinois, je baigne un peu dans l'Asie...

Quelque chose qui revient aussi beaucoup dans vos histoires et vos dessins, notamment pour cet album, c'est le thème de la mer, des bateaux... Je suppose que vos origines marseillaises y sont pour beaucoup ?

C'est sûr que j'ai passé pas mal de mon enfance dans l'eau et à voir les bateaux. J'ai voyagé sur des ferries, comme tout le monde à Marseille. On passait des vacances en Corse. Mon père avait un petit bateau. Mon frère, lui, avait commencé la marine marchande et, à un moment, faisait des tours du monde avec l'association Le Bel Espoir, fondée par le jésuite Michel Jaouen, qui permet à des délinquants, des toxicos ou des personnes en difficulté de partir en mer, pour aider à leur réinsertion. Il m'a invité à naviguer avec lui jusqu'aux Caraïbes, sur un bateau en bois, à l'ancienne. C'était en 2011, je crois. Et puis, je suis naturellement attirée par tout ce qui relève de l'aventure épique, et s'il y a bien un moyen de transport épique, c'est le bateau ! J'adore les histoires de navires engloutis, d'animaux marins géants vivant dans les grandes profondeurs...

Quelles sont les bandes dessinées actuelles qui vous plaisent ?

J'aime pas mal de choses qui paraissent chez 2024 ou chez Misma. Récemment on m'a fait découvrir Bruno Heitz, en me disant que mon travail ressemblait un peu à ce qu'il faisait. Du coup j'en ai lu plein et maintenant il pourrait bien se mettre à m'influencer (rire).



Vous accepteriez la proposition, si un journal vous réclamait un strip quotidien ?

Ah oui, ce serait super ! Mais j'ai bien peur que ça n'arrive pas...

Cela va faire dix ans que vous publiez de la bande dessinée, et je n'ai pas le sentiment que vous ayez travaillé dans des conditions très rémunératrices...

Non, pas du tout ! J'ai tout de même obtenu des bourses du CNL, et bossé un peu en illustration pour des magazines ou des particuliers... Avant *Capitaine Mulet*, je suis restée quatre ans sans sortir d'album. Ce que j'ai pu faire auparavant était retombé dans l'oubli. Beaucoup de lecteurs croient que c'est mon premier livre. Maintenant, j'attends de voir les retombées de *Tulipe* et de mon livre pour la jeunesse...

Propos recueillis par Thierry Groensteen à la Maison des Auteurs le 25 août 2016.

Notes

[1] Installées à Strasbourg, les éditions 2024 existent depuis 2010 et sont dirigées par Olivier Bron et Simon Liberman. Site : <http://www.editions2024.com>

[2] Warum, 2008 et 2009.

[3] Voir ici même notre entretien avec lui.